ciao Bela

Réflexions sur les au revoirs

Isabela de Moraes Evangelista
Promotion I Bachelor Théâtre
Manufacture – HEARTS, Mars 2018

« Tu m'aimes ?

Je t'aime.

Tu me connais ?

Je ne te connais pas.

Tu sauras me trouver ?

Je saurai. »[1]

[1] *La chanson du destin*, Alexandre Blok

Introduction

Page à lire en écoutant « I Don't Know » des Beastie Boys (https://youtu.be/KVqatg5NEF4)[2]

La fin
Suspendue, sans point
Parce que peut-être ce n'est pas vraiment la fin,
Comment on sait, comment peut-on savoir
« Ils ne nous ont donné aucune carte, aucun plan de route, aucune marche à suivre »
Comment savoir quand une chose se finit vraiment
Même dans la nature
Les choses mortes qui se fondent avec les choses vivantes
La matière ne disparaît jamais
« Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme »
La sensation d'être un tout petit point
Formé de plein d'autres petits points
La vie entière comme du pointillisme
Je suis ce que tu me laisses *et* ce que j'étais avant toi
(Est-ce qu'il y a vraiment un avant
Et puis l'avant c'était aussi plein de points,
Plein de points laissés par d'autres avant toi
« Elle n'existe pas la pureté, vous n'êtes pas vide »)
Qu'est-ce qui va devenir de tous ces petits points que tu m'as laissés
Est-ce qu'ils vont mourir ?
Ou bien ils vont grandir, changer, muer
« Ce ne sera plus jamais comme avant »
Mais rien n'est déjà plus comme avant
Cycles infinis et infiniment changeants
« La vie c'est une suite de petits deuils. »

C'est un travail sur les au revoirs.
Sur les rituels d'au revoir - pourquoi, comment, depuis quand on dit au revoir aux choses.
Sur les choses qu'on quitte et ce qu'elles nous laissent.
Sur l'héritage.
Sur qui tu es quand il n'y a plus personne pour penser à toi, te penser.
Sur les manières d'arrondir les coins, de conclure, de faire joli, de lancer le feu d'artifice final.

[2] Certains textes ont été conçus et écrits pour être accompagnés de chansons. Idéalement, si le texte se finit avant la chanson, celle-ci devrait être écoutée jusqu'au bout avant que le lecteur ne passe à la page suivante (cependant celui-ci est libre de ne pas respecter cette dernière consigne).

C’est un travail sur les au revoirs, sur la sensation d’un au revoir, sur comment on, moi et les autres, disons au revoir, aux choses et aux personnes de notre vie.

Cela n’a pas toujours été le cas. À l’origine, je souhaitais travailler sur des questions relatives à l’amour et à l’identité, notamment en lien avec l’univers des *drag queens*, qui me fascine depuis toujours, et Maria de la Puerta, un personnage que j’ai créé lors d’une performance à l’Espace Saint-Martin en février de l’année passée. Je me suis ainsi lancée sur ces pistes pendant plusieurs mois.

Or parfois la vie, la vraie vie, avec ses contingences et ses contraintes, s’impose et ne te laisse plus tranquille. Le jour même où je jouais Maria de la Puerta, j’apprenais de la part de mon petit-ami avec qui j’étais en couple depuis bientôt 5 ans (aujourd’hui cela fait ainsi bientôt 6) qu’il avait reçu une bourse universitaire pour finir ses études de Master en bioingénierie et qu’il partirait l’année prochaine (cette année, donc) pendant un an à la Harvard Medical School, à Boston. Après de très longues discussions et délibérations et moments d’émotion que je vous épargne, nous avons décidé que nous nous séparerions au moment de son départ.

J’avais ainsi beau me concentrer sur les drag queens, cette information revenait régulièrement me hanter, d’autant que les conditions de son départ se précisaient de plus en plus avec le temps. Aujourd’hui je peux vous dire, par exemple, qu’il prendra un avion, *l’avion*, le 9 mars.

Lors des rares moments où je parvenais à éloigner ces pensées, un autre départ s'immisçait dans mon esprit : le mien, mon propre départ de la Manufacture en juillet de cette année. La peur du vide, du chômage, de la solitude, de l’oubli ; tout ce que beaucoup d’apprentis comédiens ont traversé avant moi. Je peux vous dire cela aussi, citant un email de Frédéric Plazy : « la tournée ne s’étendra pas au-delà du 14 juillet ».

Je sais donc déjà que le 15 juillet je n’aurai plus ni copain ni école.

Au bout d'un moment, la tête de plus en plus pleine de ces réflexions, angoisses et sensations, j'ai décidé de céder et changer le sujet de mon travail de Bachelor (*quitte à ce que je sois obnubilée par ces départs, au moins que cela serve à quelque chose*). J'ai donc réorienté mes réflexions, en partant de cette « sensation d'au revoir » qui m'obsède et d'une question en apparence simple : comment l'exploiter et, surtout, la reproduire sur une scène de théâtre ? Pour notre parcours libre *La nuit je mens*, moi et mes camarades nous étions penchés sur les sensations ressenties lors de la nuit, par nous ainsi que par d'autres, et comment les transporter à la scène ; ici j'ai, de même, débuté par essayer de débusquer, cerner, mettre au jour la/les sensation(s) propres à un au revoir ; quels sont certains de ses éléments constitutifs, qu'est-ce qui « fait » un au revoir.

Je ressentais l'envie pressante, la tentation énorme, de parler de *mes* au revoirs, ceux que j'ai mentionnés plus haut, m'y engouffrer jusqu'à perdre pied, m'épancher sur l'amour que je ressens pour Ari (c'est son prénom, il a un prénom), pleurer longuement dans une mise en scène minimaliste devant un public ébahi, jouer la diva magnifique et immense qui, comme Dalida, veut mourir sur scène, mais mourir d'un *chagrin de séparation*.

Je voyais bien à quel point tout cela était non seulement égocentrique, mais aussi potentiellement dangereux et *franchement pas super intéressant* d'un point de vue artistique et personnel. Ayant envie de, oui, partir de mon ressenti et de ma situation actuelle, mais voulant également que mon solo puisse constituer une *expérience* (dans le sens de quelque chose à être traversée, vécue) à la fois pour le spectateur et pour moi, artistiquement et intimement, j'ai donc choisi une manière simple pour concilier ce désir avec celui de ne pas me concentrer que sur mon propre vécu : collecter des témoignages. Des témoignages qui, dans un premier temps, devraient m'être adressés personnellement [3], de préférence oralement. J'ai collecté, et continue à le faire, des histoires et des réflexions sur les fins, les séparations, les adieux, en but de mieux toucher du doigt ce qui constitue un au revoir, comment il est vécu, quelle est sa *sensation*.

À travers ces témoignages, je ne fais pas qu'agrandir le champ de mes recherches en ayant accès à des expériences autres que les miennes, mais je participe également à ce que je considère comme plusieurs petites cérémonies d'adieu. Privilégiant les témoignages de personnes étudiant à la Manufacture, et donc que bientôt je ne verrai plus, je vis les moments d'intimité lors lesquels ils me font part de leurs récits comme des sortes de mini-au revoirs : « je vais bientôt partir, mais, avant que je ne le fasse, tu me fais don de ton histoire et de ta confiance et je te fais don de ma confiance et mon écoute ». Nous nous laissons mutuellement une forme d'héritage, de trace de notre relation.

[3] Par opposition à des histoires que je pourrais trouver, par exemple, dans des œuvres littéraires, sur des sites internet, etc. Cependant, j'ai tout de même eu recours à ce type de sources afin de nourrir mon imaginaire.

Le fait de collecter ces récits exige de moi des qualités de présence et d'écoute très particulières, que je n'avais pas beaucoup éprouvé auparavant avec une telle acuité. Je me dois d'être complètement *là*, sans jugement et sans arrière-pensée, ouverte et disponible à ce que l'on m'offre – qui est souvent de nature très sensible pour celui/celle qui le raconte. J'essaie de ne dégager rien d'autre que de la disponibilité.

En même temps, en entendant ces histoires d'adieu, de fin, de séparation, je ne peux m'empêcher de penser et de mettre en perspective mes propres adieux : ceux mentionnés plus haut et celui que j'adresserai à mon interlocuteur ; c'est donc un constant aller-retour entre soi et le moment présent. Cela me rappelle l'œuvre *Douleur exquise* de Sophie Calle, où celle-ci, vivant un moment extrêmement douloureux, a demandé à d'autres de lui raconter le moment le plus douloureux qu'ils aient vécu, eux. Selon elle, ce procédé l'a, entre autres, aidée à affronter sa propre douleur, à la relativiser, à l'épuiser. Je ne souhaite pas imiter *Douleur exquise* – que j'ai par ailleurs découvert *après* avoir commencé ma collecte de témoignages – mais il s'agit tout de même d'une œuvre qui m'a beaucoup marquée.

Par ailleurs, ce n'est pas seulement le fait de recueillir ces témoignages qui exige de moi une qualité de présence toute particulière, mais également le fait de les restituer sur scène : envie de « respecter » le matériau d'origine et, surtout, son propriétaire ; de ne pas lui faire violence ; d'arriver à une restitution sensible et précise ; osciller entre le souvenir (du moment où il m'a été raconté) et du présent de la scène ; se sentir glisser entre soi et quelqu'un d'autre jusqu'à brouiller chez le spectateur la perception de mon identité – ces récits sont-ils véritablement à moi ? Expériences que vit certes déjà le comédien, mais qui sont exacerbées ici par la nature de ces textes : histoires vraies, chères et intimes à ceux qui me les ont transmises, qui ont *accepté* de me les transmettre.

En plus de ces témoignages, je collectionne, par écrit ou bien en les filmant (tout comme je l'ai fait avec ma famille brésilienne que je ne vois que très peu, lorsque je me suis rendu compte que mes grands-parents étaient déjà bien âgés et que mon temps avec eux commençait à être compté) les choses auxquelles je devrai dire au revoir, notamment une fois qu'Ari ne sera plus là et que je ne serai plus à la Manufacture. Fêtes, moments de tendresse ou encore simples évènements du quotidien. Collectionner, garder, conserver, pour que ces moments demeurent à moi, même après l'au revoir, pour qu'ils échappent à l'oubli, pour qu'ils servent de vestige d'une époque bientôt révolue.[4]

[4] « L'effet que [la Photographie] produit sur moi n'est pas de restituer ce qui est aboli (par le temps, la distance), mais d'attester que cela que je vois, a bien été. »
« Toute photographie est un certificat de présence. » *La chambre claire*, Roland Barthes.

C'est également en partant de cette quête de la « *sensation d'un au revoir* » que je me suis penchée sur les moments passés de ma propre vie où je l'ai particulièrement ressentie, les chansons ou autres éléments sensoriels qui me la provoquent, les images que j'y associe, ou même toute autre chose pouvant m'amener à cette sensation ou bien émanant de moi lorsque je la ressens.

Ce mémoire comporte ainsi différentes sortes de textes : ceux où je m'efforce d'exposer au mieux ma pensée et le sujet de mon travail ; ceux écrits après m'être moi-même "induit" des sensations ou souvenirs d'au revoir, notamment à travers le fait d'écouter des chansons bien précises ; ceux que j'ai écrits lorsque, soudainement, ces souvenirs ou sensations m'apparaissaient de manière inattendue ; ou ceux encore où je laisse la parole à d'autres : écrivains, philosophes ou connaissances.

***

Au cours de mes réflexions, je me suis également beaucoup interrogée sur les rapports entre intimité et création artistique, sur les notions de pudeur et de légitimité. Est-ce légitime pour moi d'exposer mes désarrois actuels, privés et apparemment sans intérêt majeur, dans un cadre artistique *et* académique ? Est-ce légitime d'en parler tout simplement parce que l'on m'en donne la place et le temps ? Je me remémore le commentaire d'un de mes anciens professeurs de théâtre : « on n'est pas là pour faire de l'art-thérapie ». À quel moment l'intimité d'un individu – celui-ci n'ayant rien de particulier par rapport aux autres, à part le fait qu'il choisit d'exposer celle-ci d'une certaine manière – peut dépasser son simple cadre d'origine pour venir résonner, toucher, transformer quelque chose chez autrui ? D'après ma propre expérience (personnelle et subjective, donc) de spectatrice de théâtre et d'art, offrir son intimité avec sincérité (terme certes vague), permet d' « ouvrir des possibles » : en offrant son expérience personnelle à autrui, on peut lui permettre de réfléchir autrement sur ses propres expériences, d'en éprouver de nouvelles sensations, de se sentir moins seul ou moins « bizarre », ou encore, le cas échéant, de découvrir tout simplement une autre manière de traverser l'existence. Je n'estime pas réussir à susciter ceci chez mon lecteur ou le spectateur constamment, mais c'est ce à quoi que je veux tendre.

« J'ai décidé de prendre pour guide la conscience de mon émoi. »[5]

« [J]'ai toujours eu envie d'argumenter mes humeurs ; […] pour l'offrir, la tendre, cette individualité, à une science du sujet, dont peu m'importe le nom, pourvu qu'elle parvienne (ce qui n'est pas encore joué) à une généralité qui ne me réduise ni m'écrase. »[6]

« L'émotion ne dit pas "je" : d'abord parce que, en moi*, l'inconscient est bien plus grand, plus profond, plus transversal que mon pauvre petit "moi". Ensuite parce que,* autour de moi*, la société, la communauté des hommes, est elle aussi bien plus grande, plus profonde et plus transversale que chaque petit "moi" individuel. Quelqu'un qui est ému s'expose, ai-je dit. Il s'expose donc aux autres, et tous les autres recueillent pour ainsi dire - bien ou mal, selon les cas - l'émotion de chacun. »*[7]

[5] *La chambre claire*, Roland Barthes
[6] *Ibid.*
[7] *Quelle émotion ! Quelle émotion ?*, Georges Didi-Huberman

Réflexions

Texte à lire en écoutant « Learn To Fly » des Foo Fighters (https://youtu.be/1VQ_3sBZEm0?t=30s)

La longue fin
Une longue longue fin
Longue longue longue
Une vie comme une longue mort
Où on pourrait se dire, mais des fois on oublie, que tout peut se terminer à chaque instant et donc on a intérêt à *carpe diem* si on n'a pas envie d'avoir des regrets plus tard
Et que les au revoirs doivent servir à ça
À dire à celui qui part : « tiens, peut-être que tout n'était pas parfait entre nous mais j'ai envie de te montrer que je t'aime à ma façon et que je profite une dernière fois de ta présence en faisant grand cas de ton départ »
Un au revoir comme un coucher de soleil immense en plein été sur une grande autoroute vide avec du rock des années 90 en bande-son
(une image qui vient de mon enfance, un samedi où ma sœur n'existait pas encore, mon père ne devait plus habiter avec nous ou bien était resté à la maison et moi et ma maman étions parties en vadrouille, dans une autre ville, se balader en voiture et voir une exposition ;
au moment du départ, en fin de journée, je me disais que je ne savais pas où j'étais et qu'il y avait peu de chances que je retourne à cet endroit
et je me souviens du fait de voir la lumière du coucher du soleil sur l'autoroute et de l'au revoir mental que j'ai dit à ce lieu, de la sensation profonde et pour une fois pas angoissante, de cet au revoir
et je me suis dit que les au revoirs devraient toujours être comme ça)
où on sait que la nuit va venir et qu'on va devoir partir et se séparer, mais on a l'impression que le temps s'est arrêté et qu'on aura ce moment pour toute la vie –
c'est cliché, je sais, mais c'est aussi ce qui me rassure
de savoir que plein d'autres avant moi ont été jeunes sur des autoroutes vides en été avec quelqu'un qu'ils aiment.

Depuis aussi longtemps que je me souvienne, j'ai toujours vécu les au revoirs comme des « évènements ». Étant petite, les émotions très fortes propres à ces occasions, que je ne parvenais pas à exprimer ou à expliquer car ne possédant pas encore d'outils linguistiques suffisants, me fascinaient à la fois par leur intensité et par l'impression qu'il s'agissait d'émotions universelles et très anciennes. Je me souviens précisément de réflexions que j'ai pu me faire à cette époque-là de ma vie, lors de moments où, émue par une chanson, une image, ou un lieu, sans pouvoir expliquer pourquoi, je ressentais comme un ***mélange de joie, mélancolie et nostalgie profondes*** (semblable à celui que j'éprouvais lorsque je quittais mes amis de l'école quand l'été arrivait, par exemple[8]) ; comme si ces émotions étaient gravées en moi, non seulement parce que je les avais déjà ressenties dans le cas d'adieux vécus précédemment, mais, aussi, comme si j'avais déjà traversé de très nombreux au revoirs, dans une sorte d'autre vie, plus ancienne, et que ces chansons, images ou lieux en ravivaient le souvenir. Comme si j'avais soudainement la conscience de vivre quelque chose de profondément humain et partagé, quelque chose de « trop grand » pour moi.

« Jean-Paul Sartre dira qu'au contraire de se couper du monde, "l'émotion est une certaine manière d'appréhender le monde". Puis, Maurice Merleau-Ponty dira que l'événement affectif *de l'émotion est une ouverture* effective *- une ouverture : le contraire d'une impasse, donc -, une sorte de connaissance sensible et de transformation active de notre monde. Freud, de son côté, en inventant la psychanalyse - en découvrant les pouvoirs de l'inconscient - aura découvert quelque chose de très bizarre, de très troublant et de très important : il arrive souvent qu'une émotion nous atteigne, nous étreigne, sans que ne nous sachions pourquoi ni, exactement, en quoi elle consiste : sans que nous puissions nous la représenter. Elle agit en moi mais elle me dépasse en même temps. Elle est* en moi mais hors de moi. *[...] [L]'émotion est un "mouvement hors de soi" : à la fois "en moi" (mais c'est une chose si profonde qu'elle échappe à ma raison) et "hors de moi" (et c'est une chose qui me traverse totalement pour, donc, m'échapper encore). C'est un mouvement affectif qui nous "possède" mais que nous ne "possédons" pas jusqu'au bout, dans la mesure où il nous demeure en grande partie inconnu. »*[9]

---

[8] Seraient-ce les émotions des au revoirs par excellence ?
[9] *Quelle émotion ! Quelle émotion ?*, Georges Didi-Huberman

Je n'ai pas le souvenir de véritables fêtes d'adieu dans ma famille, mais je sais que les au revoirs ont toujours été importants. C'est essentiel de bien *se despedir*[10], d'autant que j'ai toujours vécu à une certaine distance d'une bonne partie de mes parents proches ou éloignés[11]. « Dis bien au revoir à vovó *[mamie]* et fais-lui un gros bisou car tu ne pourras pas la voir pendant longtemps ». C'étaient les moments où tout le monde montrait le plus qu'il s'aimait. Ma grand-mère, pleine de tendresse mais peinant parfois à l'exprimer, pleurait toujours quasiment silencieusement à chaudes larmes et le bout - seulement le bout, arrondi et doux - de son petit nez retroussé devenait tout rouge, l'une de ses caractéristiques physiques le plus attendrissantes et idiosyncratiques. Le surplus d'émotions qu'elle s'était auparavant interdit de montrer, par gêne, pudeur ou maladresse, parvenait à sortir *seulement* au moment de l'adieu.

Il y a une photo d'elle et moi, enlacées devant un miroir, prise par ma mère ou l'une de mes tantes. Elle n'est pas datée, je dois avoir autour des 5 ans et je sais, même si à part mes larmes quasi imperceptibles et celles de ma grand-maman, il n'y a aucun indice qui puisse me le dire, qu'elle a été prise alors de je lui disais au revoir, probablement au moment du retour chez moi après avoir passé les vacances d'été chez mes grand-parents. Je ne me souviens pas de grand-chose lié à cette photo, mais chaque fois que je la vois je retrouve un peu la sensation de cet adieu où, comme tant d'autres adieux vécus par tant d'autres, on a pleuré ensemble le fait de s'aimer et de devoir se quitter.

[10] Terme en portugais bien pratique pouvant être traduit par « dire au revoir » ou « dire adieu ».
[11] Mes parents ont émigré en Europe en 2007, alors que le reste de ma famille vit toujours au Brésil.

Les textes qui suivent (jusqu'à la page 17) sont à lire en écoutant « You And Me Song » des Wannadies (https://youtu.be/ADnTJoXZNpk)

Dans *Douleur Exquise* (2003), exposition puis livre, Sophie Calle évoque, par des textes et des photographies, sa rupture amoureuse avec un homme, advenue quinze ans plus tôt. Ces éléments semblent dater de l'époque même de cette rupture, et non pas de la création de l'œuvre. Celle-ci est organisée en trois temps : « Avant la douleur » (éléments prédatant la rupture), « La douleur », (le moment même de la rupture), « Après la douleur » (éléments postérieurs à la rupture). Cette dernière section est composée de doubles pages, chaque page de gauche contenant un texte débutant systématiquement par « Il y a … jours, l'homme que j'aimais m'a quittée », Sophie Calle reformulant et reracontant l'histoire de sa séparation amoureuse quasiment quotidiennement depuis le lendemain immédiat de celle-ci jusqu'à 92 jours plus tard.

Dans *Passion Simple* (1991), Annie Ernaux parle de l'amour passionné qu'elle a voué à un homme marié pendant environ un an, avant qu'il ne doive quitter la France pour des relations professionnelles. Elle raconte notamment comment, pendant sa relation, sa vie se divisait en moments de « présence » et d'« absence » : soit l'homme aimé était là, soit elle attendait impatiemment qu'il le soit. Elle parle au passé et évoque deux périodes distinctes : « pendant » et « après » sa relation.

Dans *Mémoire du Solo d'Isabela* (titre provisoire, 2018), Isabela de Moraes Evangelista évoque, entre autres, sa séparation future avec son petit-ami Ari. Contrairement à Sophie Calle ou à Annie Ernaux, elle ne peut regarder sa rupture au passé, celle-ci n'ayant pas encore eu lieu, mais est contrainte de la regarder au futur, sachant précisément quand elle arrivera.

Nous sommes le 12 janvier 2018. Dans un 1 mois et 25 jours, il sera parti.

« Je vivais le plaisir comme une future douleur. »[12]

---

[12] *Passion simple*, Annie Ernaux

Il y a des photos de lui sur les murs de ma chambre.
Je rentre un soir, après une longue journée. Je sens la sueur et les cigarettes ; c'est l'hiver mais je suis tellement collante et je sens si fort qu'on dirait l'été. Je me baisse pour poser les affaires et à un moment donné ma tête se tourne et mon regard se pose sur une carte postale collée au mur. Je me rends compte qu'elles sont là, ces photos, je les avais oubliées; à force de les voir je ne les voyais plus. Je les cherche du regard. Elles ne sont pas si nombreuses et sur chacune d'entre elles nous sommes enlacés. Sur chacune d'entre elles, il y a nous deux, jamais l'un sans l'autre. Je me demande ce que j'en ferai quand il sera parti. Si je les jetterai, si je les garderai (*à ce moment-ci de l'écriture*, *le correcteur automatique remplace « garderai » par « garde ari »*), si j'aurai la force de les regarder. Je décide de ne pas y penser pour le moment.

C'est fou quand même, je ne sais même pas ce que je ferai pendant la journée de demain mais je sais déjà que le 9 mars tu ne seras plus là.

Le planning de l'année a été mis à jour. Je l'ouvre et je constate que l'heure de l'avion pour Lisbonne est désormais précisée : « départ de Genève aéroport à 12h20 ».
Je pense aux au revoirs à mes parents, aux embrassades avant le contrôle de sécurité, à ma petite sœur, à lui qui ne sera pas là, et tout ça me donne envie de pleurer.

Un mémoire, une mémoire
Se souvenir de quoi et pour qui ?
Tout se fond dans ma tête

Ce qui fait peur n'est pas la mort, c'est de survivre à la mort des autres ?
« E talvez o papai não agüente tanta dor »[13]
Qu'est-ce qu'il y a quand il n'y a plus que soi
Et quand on est contraint d'assister au fait que les autres nous quittent
De le ratifier
De le légitimer
D'y participer
De dire les mots qui le déclencheront
D'y être *présent*

À qui parle-t-on vraiment quand on se parle à soi ?
On parle à ceux qui ne sont pas là
C'est parfois difficile d'écrire ce mémoire parce que je ne sais pas (encore, toujours) à qui je parle
Si c'est à toi ou aux autres
Parfois c'est à toi, parfois c'est à mes parents, parfois c'est à quelqu'un de ma classe, parfois c'est à ceux que je mentionnerai plus tard, parfois c'est à Claire ou à Frédéric
Parfois ce n'est à personne

Parfois j'aimerais ne parler qu'à toi

Ou bien ne pas parler du tout

[13] Traduction approximative : « Et peut-être papa n'arriverait pas à supporter tant de douleur. » Ces mots ont conclu la réponse d'un ami de ma mère à sa fille, petite, lorsque celle-ci lui a demandé ce qu'il arriverait si elle venait à mourir.

Quand tu ne seras plus là, qui sera là pour m’entendre exister ?

« ÉLÉNA.

Comme il m'a aimée.... comme il m'a aimée...

LE MOINE.

Tu vas pleurer longtemps ?

ÉLÉNA.

Toute la vie... toute la vie... Et pourquoi me le demandes-tu ?

LE MOINE.

Est-ce que ça pleure toute la vie, les comme toi ?

ÉLÉNA.

Je pleurerai toute ma vie... Je n'ai pas assez de larmes pour mon malheur.

LE MOINE.

Tu vas pleurer - et tu vas arrêter. J'en ai vu plein, des larmes : il n'y a que les mères qui s'épuisent en larmes ; une mère qui n'a rien d'autre au monde que son fils. Mais, toi – toute la vie est devant toi. Tiens, regarde : la route blanche ; toi, tu passeras encore toute cette route »[14]

[14] *La chanson du destin*, Alexandre Blok

Des fois je vois des garçons que je trouve « jolis » (je mets entre guillemets car je cite une copine qui ne dit jamais « beau » pour un garçon, mais « joli », et je trouve ça mieux, plus simple). Je m'attarde un peu, je cherche ce qui, exactement, m'attire, ou bien les défauts qui contrebalancent. Je sens le mouvement qui m'emmènerait vers lui et, au moment où je m'imagine m'approcher, glisser dans ses bras et sentir son odeur, je suis prise d'un dégoût si fort que j'arrête aussitôt d'y penser. C'est un corps que je ne connais pas, que je ne reconnais pas, qui ne sait pas comment accommoder le mien. Ce n'est juste pas le « *bon »* corps, et quand le « *bon* » corps partira, je me demande bien comment mon corps à moi va faire.

Je me souviens de moments où j'ai dû dire au revoir à des personnes que je ne pourrais pas revoir pendant longtemps - mes grands-parents de Rio, les amis que je me suis fait pendant l'année où nous avons habité à Paris et que je n'ai jamais revus – et de comment mon corps, dans cette dernière étreinte, devenait comme hyper-sensible : soudainement je percevais, très intensément, le froissement des habits sur ma peau, la chaleur du toucher de leurs mains, la position exacte de leurs doigts, de leur tête, du pli de leur nuque. Mais aussi, une fois l'au revoir terminé, de la sensation physique, profonde, *like an itch you could never scratch*, de leur absence. Une fois j'ai pleuré pendant plusieurs nuits de suite parce que ma grand-mère me manquait et que je voulais absolument lui faire un *câlin*. Je me souviens de la pression sur ma poitrine qui m'étouffait, de l'inconfort que je ressentais dans tout mon corps comme si tous mes muscles étaient épuisés, de la concentration avec laquelle j'essayais de remplacer mentalement la pression angoissante sur ma poitrine par les bras de ma grand-mère, ma tête posée sur son ventre.

Dormir tout seul, se réveiller tout seul, là où quelqu'un était il n'y pas si longtemps.

Le corps ne ment pas, le corps se souvient, le corps aussi dit au revoir.

« "[L]a vérité emphatique du geste dans les grandes circonstances de la vie" »[15]

---

[15] Baudelaire cité par Roland Barthes *in La chambre claire*.

***

Souvenirs, aussi, de toutes les fois où j'ai pleuré en disant au revoir aux moniteurs des camps où j'allais avec ma classe d'école, car je savais que je ne les verrai plus; de quand j'ai visionné le dernier épisode des *Power Rangers Wild Force*, à 7 ou 8 ans, et de l'au revoir mental que j'ai fait, les yeux rempli de larmes, à chacun des personnages; d'un de mes meilleurs amis que j'ai vu pour la dernière fois à 11 ans et que, à mon grand regret, je n'ai pas pu saluer « comme il faut » car je pensais que je le reverrais encore dans la journée; de lettres écrites jusque tard dans la nuit à mes professeurs de gymnase les plus chers quand j'ai eu mon diplôme de maturité, pour leur dire merci et adieu; à toutes les fois où j'ai dû quitter un.e ami.e pendant une période de temps plus ou moins longue et où j'ai passé plusieurs dizaines de minutes à m'assurer qu'ils savaient combien ils comptaient pour moi avant d'accepter enfin qu'ils partent.

Dans mon expérience, les au revoirs ont donc toujours servi, entre autres, à cela: à constituer la toute dernière occasion de dire tout ce qui n'ose pas se dire avant, à ce que tout ce qui devait se dire soit dit et tout ce qui devait se faire soit fait[16], à s'assurer que l'autre sache combien on l'aime avant qu'il parte et que Dieu sait ce qui lui arrivera avant la prochaine fois où on le verra (et il ne faut pas exclure la possibilité que cette prochaine fois puisse, même, ne jamais arriver). Il y a un côté définitif, ultime, contraignant, qui me plaît. Il décharge de la responsabilité d'oser s'exprimer, dire, pleurer, montrer. Je repense à l'exemple de ma grand-mère : elle ne pleure pas souvent devant les autres, mais lors des au revoirs « ça va ». C'est une occasion particulière, elle peut se le permettre.

Lors des mariages, l'officiant enjoint de « parler, ou bien se taire à jamais ». J'ai souvent préféré la première option, les célébrations, les adieux (parfois trop) démonstratifs et affectueux à l'angoisse de devoir taire et étouffer.

C'est cette fête-là, cette forme de grande célébration qui « *conclut en beauté »* et où « *tout est permis »*[17], mélancolique, joyeuse et parfois quasiment hystérique, que j'ai envie de traiter.

---

[16] Si tout s'y dit, est-ce que certaines choses restent secrètes, *doivent* le rester, même dans les au revoirs?

[17] Dans le spectacle *Claptrap* de Marion Duval et Marco Berrettini, celle-ci commençait par déclarer qu'il s'agissait de son *« dernier spectacle »*, son adieu à la scène, paraissant s'octroyer la possibilité, par la suite, d'être complètement libre et de faire ce dont elle avait envie. Ce spectacle, la présence de Marion, la manière dont elle paraissait user d'une forme de *joie*, de pouvoir et de folie, m'ont marquée.

***

Dans l'une des dernières scènes du film *Big Fish*, le père du protagoniste, connu pour raconter maintes histoires plus invraisemblables les unes que les autres mais qu'il prétend avoir vécues, demande, sur son lit de mort, à son fils de lui raconter à son tour comment sa mort arrivera. Celui-ci décrit comment son père s'échappe de l'hôpital avec lui et est conduit jusqu'à un grand lac où il re-rencontre tous les personnages chéris de ses récits, qui l'accueillent avec beaucoup de joie et de tendresse dans une grande et colorée célébration d'adieu. Son fils le porte tel un enfant jusqu'au lac où sa femme l'attend et où, une fois posé dans l'eau, « *[he] become[s] what [he] always [was] : a very big fish* ». Le père, alors devenu un grand poisson, s'en va en nageant vers l'horizon tandis que son fils le regarde avec amour.[18] Même si ma description ici paraît presque ridicule, c'est une scène hors du temps, tout droit sortie d'un rêve. Ce qui me bouleverse, depuis la première fois où j'ai vu ce film à 9 ans, c'est la manière dont, pour moi, Tim Burton a réussi à capter et à restituer cette sensation précise de mélancolie et de joie propre aux moments d'adieu. C'est une scène profondément triste, certes, mais traitée de manière profondément joyeuse, induisant une sorte de quasi euphorie chez le spectateur, devenant ainsi profondément touchante.

J'aimerais, moi aussi, créer un moment hors du temps, tout droit sorti d'un rêve, où, comme l'autoroute au coucher de soleil de mon enfance, on sait que la fin, la nuit, la mort vont arriver, mais qu'on n'y pense pas, pas pour l'instant ; un solo comme une suite de petites fins, ou bien comme une longue fin, ou bien comme un moment parfait, infini, *juste avant* la fin.

Face à mes angoisses profondes liées aux au revoirs mais aussi à mes questionnements intimes et artistiques (suis-je légitime en tant que comédienne, en tant que créatrice ? Ai-je choisi la bonne voie ? Que puis-je apporter au théâtre, aux autres, au monde ?) et que partagent, je pense, tant d'autres, j'estime que le fait de cultiver la *joie* peut être salvateur. En commençant la Manufacture, j'estimais que le seul « vrai » théâtre digne de ce nom était le théâtre ouvertement politique, le seul qui pourrait « faire bouger les choses ». Aujourd'hui, ma vision de ce qui est « politique » et de ce que doit être un comédien a fortement changé. Bien que consciente des limites de ma contribution artistique, je n'ai pas envie que mes angoisses et questionnements m'amènent à me cacher, m'excuser, m'interdire de faire du théâtre. J'ai envie de défendre le droit à la joie et à la légèreté à mon échelle. Si je peux apporter un peu de « méditation joyeuse » à quelqu'un (l'amener à réfléchir à ses au revoirs, à sa finitude, *avec joie*), je serai satisfaite.

[18] https://youtu.be/61rlHH96L7A

« "On peut aimer telle musique, et détester telle autre. Mais dès qu'on est touché, quelque chose est immédiatement provoqué, qui s'appelle la joie *: une émotion bouleversante. Il arrive fréquemment qu'on voie des gens pleurer en écoutant un morceau de musique, quel qu'il soit : ils ne pleurent pas de tristesse, ils pleurent de joie. Et s'ils pleurent ainsi de joie, c'est parce que cette émotion très ancienne - la plus ancienne - vient tout à coup les submerger." »*[19]

[19] Philippe Lacoue-Labarthe cité par Georges Didi-Huberman *in Quelle émotion ! Quelle émotion ?*

***

Avec J., on discute et je lui parle de l'envie que j'ai toujours, à chaque au revoir que je vis, d'en faire un évènement, de célébrer la personne à qui je dis adieu et de le lui faire savoir. Elle répond qu'elle a, en général, la réaction inverse : ayant l'impression qu'un au revoir qui viserait à « marquer le coup » pourrait être vécu de manière malaisante, inconfortable et non bénéfique pour la relation avec celui dont elle prend congé, elle préfère, au contraire, en faire le moins possible, rester simple, « comme si de rien n'était », comme si les deux préféraient ne pas considérer l'occasion comme quelque chose de définitif, important. Comme si un au revoir trop démonstratif tuerait la beauté du moment, au lieu de la servir.

Parfois, en filmant, j'ai cette même sensation : qu'au moment précis où je pointe mon objectif sur ce que je veux si précieusement garder, conserver, collecter : je le dénature, il fuit, je le vois rapidement mourir et disparaître sous mes yeux.

« Imaginairement, la Photographie [...] représente ce moment très subtil où, à vrai dire, je ne suis ni un sujet ni un objet, mais plutôt un sujet qui se sent devenir objet : je vis alors une micro-expérience de la Mort [...]. Le Photographe le sait bien, et lui-même a peur [...] de cette mort dans laquelle son geste va m'embaumer. Rien ne serait plus drôle (si l'on n'en était pas la victime passive, le plastron, comme disait Sade) que les contorsions des photographes pour "faire vivant" : pauvres idées : on me fait asseoir devant mes pinceaux, on me fait sortir ("dehors" c'est plus vivant que "dedans"), on me fait poser devant un escalier parce qu'un groupe d'enfants joue derrière moi, on avise un banc et aussitôt (quelle aubaine) on me fait asseoir dessus. On dirait que, terrifié, le Photographe doit lutter énormément pour que la Photographie ne soit pas la Mort. »[20]

---

[20] *La chambre claire*, Roland Barthes

***

Une chose apparaît régulièrement dans les témoignages que je recueille ainsi que dans mes propres sensations : la difficulté à véritablement cerner et appréhender la situation lors d'un au revoir. Souvent, on ne se rend totalement compte qu'il s'agit de quelque chose qui se termine qu'une fois qu'il est « trop tard » ; on se remémore alors cet évènement *après-coup*, face au constat que, en effet, ce à quoi/à qui l'on a dit au revoir n'est plus là. L'au revoir serait donc un moment où le temps serait comme suspendu ou où l'on serait comme suspendu *vis-à-vis de soi-même* ; et/ou où les enjeux peuvent être si importants qu'il est difficile d'avoir une présence « à la hauteur » de la situation, de l'appréhender au moment même où elle se déroule.

***

Ne pas savoir où se mettre.

Sensation rarement ressentie autant que dans les au revoirs. Assister à l'immense maladresse de son propre corps, de ses propres paroles, de sa propre voix.

Se rattraper comme on peut, avec les mots que l'on trouve, improvisés ou bien, plus rarement, répétés à l'avance.

Le soulagement une fois seul avec soi-même, car au moins la gêne est terminée.

« J'aime pas les au revoirs. » (d'ailleurs, c'est drôle, jamais rencontré quelqu'un qui m'ait dit apprécier les au revoirs)

« Bon j'y vais alors, on va pas s'éterniser. »

« Je sais jamais dire au revoir aux gens, je sais pas quoi leur dire et j'arrive pas à partir et je me sens coupable. »

« Les au revoirs, on préfère les… bonjours ou les retrouvailles. »

« Bah, c'est un peu comme si on t'annonçait que t'avais le cancer, tu sais, et que t'avais plus qu'un certain temps à vivre, et pendant ce petit délai qui te reste, trois mois, deux mois, moins, tu dois caser tout ce que t'as pas encore eu le temps de voir. Tu pars, tu dois régler tes affaires, quand t'as le cancer tu dois, je sais pas, écrire un testament, bah moi je dois voir tous mes potes avant de partir, je dois résilier mon bail, je dois résilier mon abonnement de téléphone, je dois m'annoncer auprès de la commune, annoncer que je serai plus là, alors arrêtez de m'envoyer les documents, ça sert à rien. Je dois voir tous mes potes pour une dernière bière en fait. Et du coup ça fait deux semaines que chaque midi, que chaque soir je dois voir quelqu'un de différent en fait ; [...] et puis à chaque fois, à la fin, t'as ce moment super bizarre où, où tu dois un peu lui dire "Bon bah… je crois pas qu'on va se revoir, en tout cas pas avant que je rentre…" Tu sais plus trop quoi dire, quoi. Pas grand-chose. Rien, tu souhaites… une bonne continuation, toi on te souhaite un, un bon voyage, de t'amuser ; tu veux faire quoi d'autre ? Et après tu te retournes et tu pars. »[21]

[21] A., 22.02.18

***

Les au revoirs ont un rapport direct avec la mort. Avec ce qu'elle contient d'à la fois imprévisible et certain (elle finira par arriver, on ne sait juste pas *quand*). En disant au revoir, on « conclut » volontairement quelque chose, on effectue ce que l'anthropologue Arnold van Gennep pourrait appeler un rituel de fin (on dit au revoir pour clore une journée de travail, un moment passé avec quelqu'un, les vacances d'été, une relation amoureuse, etc.). L'au revoir n'équivaut pas à une *rupture* (dans le sens d'une fin abrupte et souvent imprévisible, à laquelle on ne peut pas se préparer. Au contraire, l'au revoir est une fin « douce », à laquelle on participe, on est *présent,* on peut parfois se préparer).

Lors de l'au revoir, on reconnaît ainsi qu'il s'agit vraisemblablement de la *dernière* fois où l'on est en contact avec son interlocuteur, la dernière rencontre, pour une durée de temps plus ou moins longue et souvent *inconnue* au moment même de l'au revoir. On quitte et/ou l'on est quitté sans savoir quand/si il y aura « prochaine fois », la prochaine rencontre ; en disant au revoir, on assume et accepte le hasard, les risques, les imprévus de la vie, tout ce que l'on ne peut et ne pourra jamais maîtriser. En disant au revoir, on prend conscience non seulement de sa propre mortalité et vulnérabilité, mais aussi – et surtout – de celle de ceux que l'on quitte. Se séparer de son interlocuteur, accepter le fait qu'il s'agit de la « dernière fois » où on le voit, c'est le céder aux aléas de la vie.

« "Non - sais-tu - je t'apprendrai, moi, à ne pas devenir folle - comment on fait quand quelqu'un est loin - comment j'ai fait, moi, si longtemps, tout le temps qu'il a été avec toi, là-bas : - je l'ai senti proche parce que moi, avec mon cœur, je le faisais proche. - Pas proche de mon cœur, non ! Je l'avais dans mon cœur ! - Fais la même chose, et cette nuit passera." »[22]

« Un jour, à la sortie d'un cours, quelqu'un m'a dit avec dédain : "Vous parlez platement de la Mort." — Comme si l'horreur de la Mort n'était pas précisément sa platitude ! L'horreur, c'est ceci : rien à dire de la mort de qui j'aime le plus, rien à dire de sa photo, que je contemple sans jamais pouvoir l'approfondir, la transformer. La seule "pensée" que je puisse avoir, c'est qu'au bout de cette première mort, ma propre mort est inscrite ; entre les deux, plus rien, qu'attendre ; je n'ai d'autre ressource que cette ironie : parler du "rien à dire". »[23]

---

[22] *La vie que je t'ai donnée,* Luigi Pirandello
[23] *La chambre claire*, Roland Barthes

Dans *Rites de Passage*, Arnold van Gennep émet la théorie que tout rite de passage (soit : un rite à travers lequel on *passe* d'un état, d'un statut, à un autre ; et, selon lui, les rites d'adieu, de séparation, de mort en font partie) comprend trois étapes: 1) l'étape de la séparation, où le sujet se sépare du statut qu'il possédait jusqu'alors; 2) l'étape de la marge ou de la liminarité, où le sujet se retrouve entre deux, ne possédant plus son statut d'avant mais ne possédant pas encore, non plus, son statut futur, étant ainsi en quelque sorte, justement, *en marge* du reste de la société; et 3) l'étape de la réincorporation, où le sujet retourne à la société mais possédant désormais son nouveau statut.[24]

Dans l'*après* d'un au revoir, la troisième étape, on retrouve, entre autres, la notion d' *héritage* (ou en anglais, terme que je préfère car moins associé au champ lexical de la génétique ou de la famille, de *legacy*[25]). Ce qui nous est laissé, volontairement ou pas, par celui à qui l'on dit au revoir.

Je m'interroge beaucoup, évidemment, sur celle que je deviendrai « post- » mes au revoirs. À quoi ressemblera mon nouveau statut ? Qu'est-ce qui me sera laissé, quelles seront les madeleines de Proust sur lesquelles je tomberai au fur et à mesure, ignorant qu'un souvenir me fût laissé, caché dans un lieu, un objet, un prénom, une odeur apparemment sans importance ? Est-ce qu'elle ressemblera (et si oui, en quoi) à celle que je suis aujourd'hui ? Impossibilité de me penser à l'avenir, sans ces éléments qui paraissaient constitutifs de mon identité jusqu'à présent. Angoisse de ne pas parvenir à m'imaginer *sans* eux ; et en même temps excitation de se jeter dans quelque chose d'entièrement nouveau. Vivre l'au revoir comme un rite de passage où l'on est *dépouillé*.

Qui devenons-nous quand il n'y a plus que nous, quand tous les autres sont partis ?

Je rêve à tout ceci, passant en revue les choses qui continueront de me rappeler la Manufacture ou bien Ari lorsqu'ils ne feront plus partie de ma vie, tout ce que j'ai appris, vécu, expérimenté à cause d'eux, l'héritage immatériel qui m'a été laissé…

…Oubliant que, lorsque certains colocataires ont quitté notre appartement, ce qu'ils ont laissé en guise d'héritage était de la nourriture périmée depuis plusieurs années dans le frigo commun.

C'est aussi ça, les au revoirs.

---

[24] Dans le cadre du mariage, par exemple, la première étape correspondrait à la demande en mariage, la deuxième aux fiançailles et la troisième au moment où le couple est considéré, aux yeux du reste de la société, comme officiellement marié.

[25] En effet, l'on peut évoquer *the legacy* d'un chanteur, un architecte, etc. en anglais ; alors qu'il me paraît plus difficile et moins éloquent d'en évoquer « l'héritage » ou bien le « legs », en français.

Texte à lire en écoutant « It's the End of the World As We Know It (And I Feel Fine) » de R.E.M (https://youtu.be/ZOGFRcFm-aY)

Tu me laisses ta nuque de petit garçon et son grain de beauté.
Tu me laisses tes grands couloirs et tes espaces de vie bruyants.
Tu me laisses l'absence totale de stylos dans ta trousse.
Tu me laisses ton regard clair et droit, comme celui d'un chat.
Tu me laisses le petit plant de tomates qui a poussé à travers une fissure dans le béton du sol du foyer.
Tu me laisses tes expressions incongrues, jamais entendues dans la bouche de quelqu'un d'autre.
Tu me laisses les pleurs des filles dans leurs vestiaires, presque sans faire de bruit, petits groupes entassés et mots de consolation.
Tu me laisses les mots passifs-agressifs anonymes sur le plan de travail de la cuisine.
Tu me laisses tes cheveux poivre-sel qui te vont si bien et contrastent tant avec ton visage si jeune.
Tu me laisses les contorsions que tu fais avec ta bouche quand tu es concentrée.
Tu me laisses ta manière de vivre et prendre l'espace comme s'il t'appartenait, comme si tu demandais au monde s'il savait à qui il avait affaire.
Tu me laisses l'odeur de sucre qu'ont tes cheveux au soleil.
Tu me laisses ton regard franc de chien.
Tu me laisses la ligne entre embêter et énerver.
Tu me laisses l'amour des choses malformées, fragiles, mourantes, débiles.
Tu me laisses une minuscule boule disco et les lumières tricolores qu'on sort pour les grandes et les petites occasions.
Tu me laisses ta manière de rouler les « r » quand tu joues et que tu es sérieux.
Tu me laisses ta voix, inqualifiable, ni aiguë ni grave, ni douce ni acide.
Tu me laisses la vitesse à laquelle poussent tes cheveux et la forme qu'ils prennent quand ils sont trop longs.
Tu me laisses ta silhouette, grande asperge élégante et si belle.
Tu me laisses ton égoïsme à la fois étonnant et prévisible.
Tu me laisses de l'orange, de l'orange partout.
Tu me laisses les cicatrices de tes murs, certaines que j'ai moi-même inscrites, en me disant que quelques-unes de plus ou de moins n'y changeraient rien.
Tu me laisses ton petit jardin en pente absurde.
Tu me laisses la transpiration sur tes canapés.
Tu me laisses les cris dans tes couloirs, sans qu'on ne puisse jamais discerner s'il s'agissait de cris de joie ou de détresse.

Tu me laisses une quantité innombrable de grains de beauté, de reliefs, couleurs et tailles remarquablement variés.

Tu me laisses l'odeur de friture la plus tenace que je connaisse.

Tu me laisses toute la jeunesse que j'ai perdue entre tes murs.

Tu me laisses des pulls trop grands pour moi.

Tu me laisses tellement de maladresse et de regards fuyants que je suis heureuse de ne plus avoir à les vivre.

Tu me laisses l'odeur et la texture du bois des tablettes de tes vestiaires.

Tu me laisses l'odeur (sans la texture, mais avec l'acidité âpre) de ton produit de nettoyage de surfaces.

Tu me laisses ton regard empli de bonté et de beauté – Dieu sait tout ce qu'on a déjà dû te raconter.

Tu me laisses l'âme pleine et chargée de tes salles.

Tu me laisses tes chaises, là depuis tes débuts, vestiges vivants de neuf générations d'étudiants comédiens (y compris la nôtre).

Tu me laisses ton visage bienveillant mais impénétrable, et toutes les fois où j'ai cru y lire de la tendresse envers moi, à tort.

Tu me laisses ton accent, qui paraît faux et qu'on aime bien imiter de temps en temps.

Tu me laisses ton expression quand tu ne veux *surtout pas* que l'on prenne une photographie de toi (l'une de mes plus grandes fiertés est, justement, d'en avoir une photo).

Tu me laisses une certaine idée de l'intimité et de la confiance.

Tu me laisses un mot de ta maman : « Je vous aime tous, beaucoup. », m'incluant d'un coup dans votre famille.

Tu me laisses de la joie aigre-douce.

Vous me laissez ma propre banalité et solitude, et maintenant je dois faire mon chemin seule, seule et sans savoir si je pourrai porter tout ce que vous m'avez laissé.

Il y a héritage *après* un au revoir, lorsque l'on constate ce qui nous a été laissé par celui qui nous a quitté/a été quitté, mais le moment même de l'au revoir constitue *également* une forme d'héritage. Cette qualité de « dernière fois » confère aux au revoirs un caractère solennel, définitif, évoqué précédemment. Les mots que l'on prononce alors deviennent ainsi les derniers que nous adresserons à notre interlocuteur[26], ce sont les mots qu'ils emporteront avec eux, comme une dernière photographie – parlée – de nous.[27] Comme si ces paroles, par leur « qualité dernière », révélaient notre identité plus que les autres, devenant ainsi démesurément importants.[28]

Lorsque, en quittant des amis, j'ai passé plusieurs dizaines de minutes à monologuer sur notre amitié (comme mentionné précédemment), je l'ai fait non seulement pour eux (afin qu'ils sachent combien ils étaient importants pour moi), mais également pour *moi*, afin de m'assurer que la dernière image de moi qu'ils emporteraient avec eux serait celle-là : une Isabela tendre, chaleureuse, fidèle. Un au revoir offre des opportunités, et notamment celle de réécrire partiellement sa propre identité ainsi que son rapport avec celui/ce à qui l'on dit au revoir – « ne partons pas fâchés ». Comme si l'au revoir pouvait être une sorte de page blanche, de "nouveau début" qui, ironie du sort, n'adviendrait qu'au moment de la fin.

L'au revoir permet d'être sûr d'exister, au moins pour un petit moment, *pour quelqu'un*. D'être certain que celui/celle à qui l'on dit au revoir a pris conscience de mon existence, car nous sommes présents, ensemble, au moment de notre séparation. Nous prononçons les mots qui achèvent, ne serait-ce que partiellement, notre relation. En tout cas pendant le temps de l'au revoir (si pas déjà avant), j'existe pleinement pour lui/elle et il/elle existe pleinement pour moi. Après l'au revoir continue-t-on d'exister pour ceux que l'on a quittés ?

Et par ailleurs, continue-t-on d'exister de la même manière pour *nous-mêmes* ? En disant au revoir à quelqu'un, on dit également au revoir celui/celle que l'on était *avec* cette personne, dans le cadre de *cette* relation bien particulière. En quittant quelqu'un (ou quelque chose, ou un lieu, ou une période de sa vie, etc.), on quitte aussi une partie de nous-mêmes, l'une de nos facettes que nous ne retrouverons jamais à l'identique ailleurs. En disant au revoir à Ari, je dis aussi au revoir au timbre que ma voix prenait en m'adressant à lui, aux surnoms que je lui avais choisis, à ma manière de prendre sa main dans la mienne, aux lieux qui étaient devenus les « nôtres », à une façon bien particulière d'aimer.

---

[26] Pour une certaine durée de temps, mais qui, encore une fois, peut être indéterminée.
[27] Me vient à l'esprit toute la fascination autour des *derniers mots* de prisonniers, de personnages historiques, de héros littéraires. Tout ce qui est dernier est précieux ?
[28] Fait curieux: même dans les plus simples au revoirs, rarement nous ne disons que « au revoir », justement – « belle journée », « bonnes vacances », « bon courage » et autres souhaits polis s'y ajoutent, comme pour assurer un avenir favorable à son interlocuteur, lui laisser au moins cela.

« -Oh oui, maman ! lui dis-je. Vivante, vivante, oui... mais ce n'est pas cela ! Je pourrais encore, si on me l'avait caché par pitié, ignorer ta mort et t'imaginer comme je t'imagine encore vivante là-bas, assise au fond de ton grand fauteuil dans ton coin habituel, toute menue avec tes petits enfants autour de toi ou encore occupée à quelque tâche domestique. Je pourrais continuer à t'imaginer ainsi, revêtue d'une réalité de vie impossible à surpasser : cette réalité de vie même qu'ainsi de loin, durant tant d'années, je t'ai donnée en te sachant réellement assise là dans ton coin. Mais c'est pour autre chose que je pleure, maman. Je pleure parce que toi, maman, tu ne peux plus me donner une réalité. Il me manque, il manque à ma réalité un soutien, un encouragement. Lorsque tu étais assise là-bas dans ton coin, je disais : "Si elle me pense de loin, je suis vivant pour elle." Et cela me soutenait, m'encourageait. Maintenant que tu es morte, je ne dis pas que tu n'es plus vivante pour moi : tu es vivante, vivante comme tu l'étais, [...] et vivante tu le seras ainsi toujours tant que je vivrai. Mais tu vois, c'est que moi maintenant je ne suis plus vivant et ne le serai plus jamais pour toi. Car tu ne peux plus me penser comme je te pense, tu ne peux plus m'avoir en affection comme je t'ai en affection. C'est bien pourquoi, maman chérie, c'est bien pourquoi ceux qui nous croient vivants croient aussi pleurer leurs morts alors qu'ils pleurent une de leurs morts, une de leurs réalités[...]. Tu es ici, tu m'as parlé : tu es vraiment vivante ici ! [...] Mais que suis-je, moi, que suis-je encore maintenant pour toi ? Rien. Tu es et tu seras à jamais ma maman ; mais moi ? Moi, le fils, je l'ai été et ne le suis plus, ne le serai plus...

L'ombre s'était épaissie en ténèbres dans la pièce. Je ne me vois plus, ne m'entends plus. Mais comme de très loin me parvient un long bruissement ininterrompu de feuillages qui pour un peu abuserait mes sens en me faisant penser au fracas sourd de la mer, cette mer auprès de laquelle je vois encore ma mère.

Je me lève, je m'approche d'une des fenêtres. Dans mon jardin les hauts jeunes troncs d'acacias aux denses frondaisons s'abandonnent avec indolence au vent qui les échevelle et semble devoir les briser. Mais ils éprouvent une jouissance toute féminine à sentir leurs frondaisons s'ouvrir et connaître le désordre, et flexibles, élastiques, ils obéissent au vent. Mouvement de vagues ou de nuages qui ne les éveille pas du songe qu'ils tiennent enfermé en eux.

J'entends en moi, mais comme arrivant de très loin, sa voix qui soupire à mon oreille :

- Les choses, regarde-les aussi avec les yeux de ceux qui ne les voient plus. Tu en auras un regret, mon fils, qui te les rendra plus sacrées et plus belles. »[29]

[29] « Colloque avec des personnages » *in Nouvelles complètes*, Luigi Pirandello

J’ai encore des photos de vous sur mon téléphone et ma tablette.

Je vous ai dit au revoir « pour de vrai ». Je vous ai écrit des lettres, je vous ai serrés dans mes bras (avec politesse et distance comme nos rapports l’exigeaient), je vous ai remerciés, je vous ai salués avec déférence. Je garde ces dossiers de photos secrets, et quand je sens un vide trop grand, ou quand j’ai besoin d’exister pour quelqu’un, je les regarde à nouveau, et j’imagine que vous me regardez aussi.

***

Ce solo sera mon au revoir à la Manufacture, peut-être même au théâtre ou au métier de comédienne, qui sait. Ce solo constituera une partie de l'héritage que j'y laisserai.

Ce n'est pas grave, ce n'est pas triste, c'est seulement un constat.

Qu'en retiendra-t-on ?

Comment se souviendra-t-on de moi ?

Se souviendra-t-on de moi ?

« Qu'est-ce qui va s'abolir avec cette photo qui jaunit, pâlit, s'efface et sera un jour jetée aux ordures, sinon par moi - trop superstitieux pour cela - du moins à ma mort ? Pas seulement la "vie" (ceci fut vivant, posé vivant devant l'objectif), mais aussi, parfois, comment dire ? l'amour. Devant la seule photo où je vois mon père et ma mère ensemble, eux dont je sais qu'ils s'aimaient, je pense : c'est l'amour comme trésor qui va disparaître à jamais ; car lorsque je ne serai plus là, personne ne pourra plus en témoigner : il ne restera plus que l'indifférente Nature. »[30]

---

[30] *La chambre claire*, Roland Barthes

Les dernières (ou liste incomplète des petits au revoirs préliminaires)

19.09.17	Dernière rentrée à la Manufacture.
11.11.17	Dernière soirée d'anniversaire pour moi à la Manufacture.
14.11.17	Mon dernier anniversaire avant le départ d'Ari et à la Manufacture.
15.11.17	Ma dernière lecture du *Petit chaperon rouge* de Joël Pommerat, dans organisée par ZigZag. Elle s'est faite avec Lucas, dans la salle de classe n°22, pour une classe de 9ème année à Bussigny. C'était également la dernière fois où Albert, le civiliste, a pris des photos de nous.
16.11.17	Dernier « véritable » cours avec Oscar. Il a eu lieu en salle blanche (maintenant « studio blanc »).
20.11.17	Dernier « cours » avec Oscar, qui était en réalité une déambulation surprise à travers Lausanne.
22.11.17	Dernier cours avec Dominique. Il a eu lieu en salle blanche et nous avons fait la forme de tai-chi à deux.
23.11.17	Dernier « véritable » cours avec Bertrand, tous ensemble. Il a eu lieu en salle blanche.
15.12.17	Dernier cours de salsa avec Ari. Il a eu lieu au centre sportif universitaire de Lausanne. Nous avons failli ne pas y aller, nous ne savions pas encore que ce serait le dernier.
16.12.17	Représentation des *Trois Sœurs*, mise en scène par Morgane. Dernière fois, donc, où nous avons travaillé ce texte avant le départ de la Manufacture.
21.12.17	Dernière représentation avec toute la classe dans la salle de spectacle (maintenant salle 120) de la Manufacture.
23.12.17-08.01.18	Dernières vacances d'hiver à la Manufacture et avant le départ d'Ari.
25.12.17	Dernier Noël avant le départ d'Ari.
31.12.17	Dernier Nouvel-An avant le départ d'Ari.
09.01.18	Toute dernière lecture organisée par ZigZag. Nous avons lu, avec Angèle, Morgane et Lucas, *Têtes farçues* d'Eugène Durif. Je n'arrive

	pas à me souvenir d'où elle a eu lieu. Un mail administratif me le dit : Bussigny.
02.02.18	Dernier anniversaire d'Ari avant son départ.
07.02.18-08.02.18	Dernières « véritables » présentations de stage à la Manufacture. Elles ont conclu le stage « Textes et Mouvements » donné par Philippe Saire et ont eu lieu au Théâtre Sévélin 36. C'étaient également mes dernières présentations auxquelles Ari a pu assister avant son départ.
12.02.18	Ma dernière séance du comité de lecture à la Manufacture.
13.02.18-23.02.18	Dernier stage à la Manufacture. Il s'agissait de l'atelier *Sonde* dirigé par Tomas Gonzalez et Anne Pellois. J'ai attrapé une bronchite et j'ai été absente plusieurs jours. Angoisse de ne pas avoir véritablement pu participer au *dernier* stage.
14.02.18	Dernière Saint-Valentin avant le départ d'Ari. Nous ne l'avons pas fêtée, nous ne la fêtons pas toujours.
(21.02.18)	Dernière trace de ZigZag. Il s'agissait d'un rendez-vous avec Frédéric Plazy pour parler de notre expérience, notre ressenti, en faire un bilan. Ma bronchite persistant, je n'ai pas pu y aller.
23.02.18	Dernière journée de cours à la Manufacture. Dernier vendredi (date approximative) où moi et Ari avons pris le train ensemble pour rentrer à Genève. C'était notre habitude de le faire tous les vendredis.
02.03.18	Dernière fois où j'ai fait partie de l'équipe de nettoyage (hebdomadaire) à la Manufacture. Dernier jour d'Ari à son stage de Master, au sein d'une start-up. Malgré les nombreuses fois où nous avons dit que je viendrais voir comment étaient les locaux et son bureau, je n'y serai finalement jamais allée.
03.03.18-04.03.18	Dernier week-end avant le départ d'Ari.
05.03.18	Dernier jour d'écriture du mémoire. Date de son rendu.
08.03.18-09.03.18	Dernière nuit d'Ari avant son départ.

Au revoir
Adieu
Salut
Ciao
À la prochaine
À la prochaine fois
À une prochaine fois
À un de ces quatre
À bientôt
À demain
À lundi/mardi/mercredi/jeudi/vendredi/samedi/dimanche
À la semaine prochaine
À l'année prochaine
À plus
À plus tard
A+
Bon weekend
Bonne soirée
Bonne journée
Bon après-midi
Bonne route
Bon courage
Bon voyage
Bon vent
Bonnes vacances
Fica com Deus
Vai com Deus
Toma cuidado
Juízo
Porte-toi bien
Prends soin de toi
Bisou(s)
Câlin(s)
Je t'embrasse

Remerciements

Merci, du fond du cœur, à

Claire
Viviane
Ari
J.
V.
Mes parents
Tous ceux qui ont accepté de m'offrir leur témoignage
André Marcowicz
La Manufacture

Pour votre patience, votre générosité, votre gentillesse, votre amour ; pour avoir nourri mes réflexions ; pour avoir accepté de me lire, m'écouter, m'aider, me rassurer, m'orienter.

Annexe

Les chansons qui suivent, ainsi que celles mentionnées dans le texte (et d'autres qui ne sont pas notées ici), m'évoquent des sensations et des souvenirs de moments, connaissances, périodes, lieux que j'associe à la notion d'au revoir ; et/ou m'inspirent pour la partie pratique de mon solo.
Comme il était beaucoup question de sensations pendant le processus de l'écriture, je les ai utilisées pour m'aider à ne pas trop m'éloigner de ce que j'ai appelé la « sensation » d'un au revoir.
Je les liste donc ici, selon un agencement proposé au lecteur, pour que celui-ci puisse s'il le souhaite y avoir également accès.

"I Wanna Be Your Boyfriend"	The Ramones	https://youtu.be/iS8oYNK73Ek
"Ceremony"	Galaxie 500	https://youtu.be/CD5l30Rhs60
"Someone Great"	LCD Soundsystem	https://youtu.be/gR_4bXDDmVA
"Dance, Dance, Dance"	Lykke Li	https://youtu.be/1uLOSp3Ev3U
"Naked As We Came"	Iron & Wine	https://youtu.be/F9CUO8lfNjI
"Remember Me (Lullaby)"	Gael Garcia Bernal, Gabriella Flores, Libertad García Fonzi	https://youtu.be/lmutnoiBixY
"Hey, That's No Way to Say Goodbye"	Leonard Cohen	https://youtu.be/b-bJPmasXKs
"Across The Universe"	Rufus Wainwright	https://youtu.be/cAe1lVDbLf0
"Daydreaming"	Radiohead	https://youtu.be/TTAU7ILDZYU
"Duet"	Steve Reich	https://youtu.be/t88-FQNk_aY
"3WW"	alt-J	https://youtu.be/ZwBkXgWNs_M?t=1m28s
"Satan"	D.D Dumbo	https://youtu.be/yrsfyu9N0ps
"Sea of Love"	Cat Power	https://youtu.be/mOoqjLnZu3Q
"Close To Me"	The Cure	https://youtu.be/BjvfIJstWeq
"High"	The Cure	https://youtu.be/w9xXCK28wDU
"Tonight You Belong To Me"	Eddie Vedder & Cat Power	https://youtu.be/gQLLjFM_KpY
"Boys Don't Cry"	The Cure	https://youtu.be/rylmbOTDXe8
"Friday I'm In Love"	The Cure	https://youtu.be/mGgMZpGYiy8?t=3s
"Semi-Charmed Life"	Third Eye Blind	https://youtu.be/beINamVRGy4
"MMMBop"	Hanson	https://youtu.be/NHozn0YXAeE
"Look At What The Light Did Now"	Flo Morrissey & Matthew E. White	https://youtu.be/yHIxqHlzW9g

Références

Ouvrages théoriques

Barthes, Roland. *La chambre claire (Note sur la photographie).* Paris: Gallimard, 1980.

—. *La chambre claire.* s.d.

Bertron, Juliette. «Sophie Calle, Douleur exquise : le récit de l'intime comme objet de la démarche artistique.» *Sociétés & Représentations*, Janvier 2012: 13-23.

Cassin, Barbara. *La nostalgie, Quand donc est-on chez soi?* Paris: Autrement, 2013.

Didi-Huberman, Georges. *Quelle émotion ! Quelle émotion ?* Montrouge: Bayard, 2013.

Gennep, Arnold van. *Les rites de passage, Étude systématique des rites de la porte et du seuil, de l'hospitalité, de l'adoption, de la grossesse et de l'accouchement, de la naissance, de l'enfance, de la puberté, de l'initiation, de l'ordination, du couronnement, etc.* Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec: Édition numérique, 2014.

Ouvrages littéraires

Blok, Alexandre. *La chanson du destin, poème dramatique.* Traduction d'André Marcowicz non encore publiée, 1908, date de traduction: 2016.

Calle, Sophie. *Des histoires vraies.* Arles: Actes Sud, 2016.

—. *Douleur exquise.* Arles: Actes Sud, 2003.

Ernaux, Annie. *Passion Simple.* Paris: Gallimard, 1991.

Khatib, Mohamed El. *Finir en beauté, Pièce en un acte de décès.* Besançon: Les Solitaires Intempestifs, 2015.

Pirandello, Luigi. «Colloque avec des personnages.» Dans *Nouvelles complètes*, de Luigi Pirandello. Paris: Gallimard, 2000.

—. *La vie que je t'ai donnée.* Paris: L'avant-scène théâtre, 2016.

Conférences

Despret, Vinciane, et Musée du Quai Branly - Jacques Chirac. «Grande conférence : quand les morts secouent nos habitudes, par Vinciane Despret.» *YouTube.* Mars 2017. https://youtu.be/lqPY4g5SuGQ (accès en Février 2018).

Spectacles

Duval, Marion, et Marco Berrettini. *Claptrap.* Interprété par Marion Duval et Marco Berrettini. Théâtre de Vidy, Lausanne. Juin 2017.

Mey, Michèle Anne de, et Jaco Van Dormael. *Kiss & Cry.* Bâtiments des Forces Motrices, Genève. Novembre 2012.

Perez, Sophie, et Xavier Boussiron. *Biopigs.* Interprété par Sophie Lenoir, Stéphane Roger, Marlène Saldana et Erge Yu. Arsenic, Lausanne. Janvier 2016.

Texte d'Annie Ernaux, Mise en scène d'Emilie Charriot. *Passion Simple.* Interprété par Emilie Charriot, Nora, Billie Bird et Marcin de Morsier. Théâtre de Vidy, Lausanne. Novembre 2017.

Œuvres d'art

Rist, Pipilotti. *Pixel Forest Transformer.* Museum of Fine Arts, Houston.

Films

John August, d'après Daniel Wallace. *Big Fish.* Réalisé par Tim Burton. Produit par Richard D. Zanuck, Bruce Cohen et Dan Jinks. Columbia Pictures, 2003.

Molina, Adrian, et Matthew Aldrich. *Coco.* Réalisé par Lee Unkrich et Adrian Molina. Produit par Darla K. Anderson, Mary Alice Drumm (producteur associé) et John Lasseter (producteur délégué). Walt Disney Studios Motion Pictures International, 2017.

Vidéos

YquienTV, Quientehavisto. «Escena funeral "Big Fish".» *YouTube.* 9 Décembre 2013. https://youtu.be/61rlHH96L7A (accès le 4 Mars 2018).

Chansons

500, Galaxie. «Ceremony.» *On Fire.* Comps. Ian Curtis, Peter Hook, Stephen Morris et Bernard Sumner. 1989.

alt-J, et Ellie Rowsell. «3WW.» *RELAXER.* Comps. Joe Newman, Gus Unger-Hamilton et Thom Sonny Green. 2017.

Bernal, Gael Garcia, Gabriella Flores, et Libertad García Fonzi. «Remember Me (Lullaby).» *Coco (Original Motion Picture Soundtrack).* Comps. Kristen Anderson-Lopez et Robert Lopez. 2017.

Blind, Third Eye. *Semi-Charmed Life.* Comp. Stephan Jenkins. 1997.

Boys, Beastie. *I Don't Know.* Comps. Michael Louis Diamond, Adam Nathaniel Yauch et Adam Horovitz. 1998.

Cohen, Leonard. «Hey, That's No Way to Say Goodbye.» *Songs of Leonard Cohen.* Comp. Leonard Cohen. 1967.

Cure, The. *Boys Don't Cry.* Comps. Robert Smith, Lol Tolhurst et Michael Dempsey. 1979.

Cure, The. «Close To Me.» *The Head on the Door.* Comp. Robert Smith. 1985.

Cure, The. *Friday I'm In Love.* Comps. Perry Bamonte, Boris Williams, Simon Gallup, Robert Smith et Porl Thompson. 1992.

Cure, The. «High.» *Wish.* Comps. Boris Williams, Perry Bamonte, Simon Gallup, Robert Smith et Porl Thompson. 1992.

Dumbo, D.D. *Satan.* Comp. Oliver Hugh Perry. 2016.

Fighters, Foo. *Learn To Fly.* Comps. Dave Grohl, Nate Mendel et Taylor Hawkins. 1999.

Hanson, Isaac, Taylor Hanson, et Zac Hanson. «MMMBop.» Mercury; PolyGram, 1997.

Li, Lykke. «Dance, Dance, Dance.» *Youth Novels.* Comp. Lykke Li. 2008.

MMMBop. *Middle of Nowhere.* Comps. Isaac Hanson, Taylor Hanson et Zac Hanson. 1997.

Power, Cat. «Sea of Love.» *The Covers Record.* Comps. Phil Phillips et George Khoury. 2000.

Radiohead. «Daydreaming.» *A Moon Shaped Pool.* Comp. Radiohead. 2016.

Ramones, The. *I Wanna Be Your Boyfriend.* Comp. Tommy Ramone. 1976.

Reich, Steve, et Non spécifié. *Duet.* Comp. Steve Reich. 2014 (?).

Soundsystem, LCD. *Someone Great.* Comp. James Murphy. 2007.

Vedder, Eddie, et Cat Power. «Tonight You Belong To Me.» *Ukulele Songs.* Comps. Billy Rose et Lee David. 2011.

Wainwright, Rufus. «Across The Universe - Remix.» *Poses.* Comps. John Lennon et Paul McCartney. 2002.

Wannadies, The. *You and Me Song.* Comps. Christina Bergmark, Gunnar Karlsson, Stefan Schonfelt, Fredrik Scholnfeldt et Pär Wiksten. 1994.

White, Flo Morrisey and Matthew E. «Look At What The Light Did Now.» *Gentlewoman, Ruby Man.* Comp. Leslie Feist. 2017.

Wine, Iron &. «Naked As We Came.» *Our Endless Numbered Days.* Comp. Sam Beam. 2004.